

Drôles d'identités

Gilles Lacombe

Numéro 136, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacombe, G. (2007). Drôles d'identités. *Liaison*, (136), 20–20.

Drôles d'identités

GILLES LACOMBE

IL PEUT ARRIVER QU'EN ONTARIO français, les arts visuels tiennent parfois un discours que la littérature récuserait comme passéiste, limité, contraignant, naïf et quoi encore... Il s'agit de thématique identitaire et d'une exposition présentée à la Galerie de l'Alliance française, à Ottawa du 3 au 27 avril 2007, une exposition itinérante qui est censée circuler en province d'une école secondaire à l'autre.

Sous le titre, *Ose porter ton identité*, cette exposition reprend la thématique que la littérature a privilégiée dans les années 70 et 80. On ne peut guère reprocher aux artistes visuels de ne pas lire les textes franco-ontariens, encore moins les textes de critique et d'histoire littéraire. Mais celle-ci leur indiquerait peut-être que réduire l'identité aux caractéristiques collectives: langue, histoire, coutumes et traditions, territoire habité, religion (?), symboles conventionnels et y ajouter la fierté et un sentiment d'appartenance, c'est enfermé le discours dans un modèle factice, répétitif et limité, c'est se priver de l'universel ou même du radicalement singulier. Pourquoi cette obstination à réduire l'identité à ses aspects collectifs, si ce n'est vouloir en faire le territoire sacralisé de la sécurité existentielle? L'opium des artistes, rétrogrades?

La fine pointe de la pensée actuelle, paraît-il, serait caractérisée par l'instabilité, le devenir, le changement et la différence plutôt que par le partage d'une identité commune ou par la permanence d'une essence individuelle stabilisée par son inscription dans le collectif. L'identité ne serait donc qu'un territoire à traverser, imaginaire et fantomatique, plutôt que la substance même de l'expérience.

Pourtant, le recours au discours identitaire sera peut-être, pour nous, Franco-Ontariens, une nécessité permanente pour contrer l'assimilation et affirmer notre différence. Comme si nous étions condamnés par l'histoire à la répétition de ce discours. Mais le discours artistique se caractérise, il me semble, par un affranchissement à l'égard du discours social: quand il en réactualise des aspects, c'est en les déconstruisant, en les critiquant, en les reformulant de façon inusitée. Et surtout, il en perçoit les limites artificielles et idéologiques.

Mais, précisément, n'est-il pas du ressort des arts visuels d'exprimer autrement ce que disent les mots, voire d'exprimer ce que les mots n'atteignent pas dans les méandres ou les tréfonds de l'expérience? D'ailleurs, les arts visuels ne sont-ils pas un médium non verbal? Comment pourrait-il alors y avoir redondance entre une thématique littéraire et

une thématique, disons visuelle? Et pourquoi la littérature aurait-elle le monopole d'une thématique et pourquoi les arts visuels seraient-ils soumis aux aléas de son évolution? Au nom de quelle supériorité la littérature exercerait-elle son autorité sur les autres arts? Ainsi, les arts visuels pourraient fort bien tenir un discours identitaire sans que celui-ci n'apparaisse comme un ressassement inutile d'idées, littéraires, convenues.

Mais demander aux douze artistes participants à cette exposition d'exprimer leur vision de l'identité franco-ontarienne, n'est-ce pas soumettre les œuvres qui en résulteront à l'expression d'un discours verbal? Pour que l'expression de ce thème soit pertinente, les œuvres ne durent-elles pas s'ajuster pour permettre une interprétation verbale qui le rende patent. D'où le commentaire, certes maladroit, du critique du *Droit* qui a vu dans l'exposition davantage de « dialectique » que « d'art plastique ». Si tel est le cas, alors ce projet s'inscrit dans le domaine du discours public et il est soumis à ses contraintes et à son évolution, de sorte que tenir aujourd'hui ce discours, même avec des œuvres visuelles, apparaît, à la lumière de l'histoire littéraire en tout cas, comme dépassé et simpliste.

Toutefois, les arts visuels en Ontario français ne sont pas accompagnés par un discours critique qui en démarque l'évolution et même en esquisse d'avance le trajet. Ils sont donc une forme d'expression artistique beaucoup plus diffuse et moins orientée que ne l'est la littérature. Difficile d'en tracer une évolution thématique, de sorte que quand on leur propose la thématique identitaire, rien dans leur passé n'en fait un discours daté, usé, révolu.

D'où l'importance de la réception. Un littéraire qui apprend l'existence de cette exposition peut en être, tout de suite, rebuté. Dans la communauté des arts visuels, l'attitude peut être bien différente. Celle du grand public, également. Quant aux élèves du secondaire, les principaux destinataires de l'exposition, on ne peut qu'espérer qu'ils soient sensibles à cette valorisation de leur identité collective.

Pas de vie collective sans idéologie sûrement, mais pas de vie artistique peut-être sans la critique et la distanciation à l'égard des idéologies. Ce rôle ne revient pas uniquement à la littérature, il revient aussi aux arts visuels. Et l'identitaire est idéologique. ■

Gilles Lacombe est poète et artiste visuel. Il enseigne à temps partiel au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.